

Portrait de dos avec vue sur mer

Sur le point de m'asseoir à une table en terrasse, dominant du regard les balcons fleuris de mon immeuble, j'effectuais soudain un bond en arrière de plusieurs années, mes yeux fixant cette fois les vagues qui roulaient mollement au loin et mes oreilles se dressant bientôt aux cris de : « Qui a laissé la porte ouverte ? Que je le morde ! », suivis par le bruit d'un claquement de porte me faisant alors me retourner. L'auteure présumée de l'exclamation s'avancait vers moi : la figure rayonnante, de laquelle se détachaient une bouche délicieuse et deux grands yeux doux, les cheveux coupés court d'un roux éclatant, vêtue d'un tailleur bleu outremer. Parvenue à ma hauteur, sentant ma bouche se déformer à chaque mot s'en échappant et le rouge monter à mes joues tant mon émotion était vive, je lui soufflais à peu près cette phrase : « Si la punition consiste effectivement à être dévoré par vous, laissez-moi commettre de nouveau cette négligence. »... Jamais encore auparavant je ne m'étais montré aussi audacieux avec une inconnue. Quelle mouche m'avait donc piqué cet après-midi-là ? Comme si mon existence tout entière s'était brusquement trouvée suspendue à ma capacité à prononcer ces quelques paroles. Dix ans auparavant les choses étaient beaucoup plus simples. De très bonne heure chaque matin je m'asseyais à mon bureau, n'en bougeais pratiquement plus de la journée, comme si mon corps avait été vissé au siège sur lequel j'avais pris place, et sur des pages et des pages multipliais les hypothèses et raisonnements susceptibles de dénouer la crise de l'emploi. Jusqu'au jour où j'en eus assez : assez de chercher à devenir quelqu'un, assez de ces lectures résultant de marchandages divers, assez de contribuer dévotement à peupler le monde de chiffres et de rapports abstraits. Je me sentis les coudées franches pour le faire savoir lors de la parution d'un troisième ouvrage sur le sujet. À l'occasion d'une présentation de celui-ci, à l'instant précis où le photographe de service me tenait en joue, je tirais la langue, déclenchant l'hilarité de l'auditoire, en tout cas de cette partie qui possédait encore la liberté de rire d'elle-même. Je laissais moi-même éclater un rire énorme, débarrassant mon visage de la mine affectée qu'il avait prise jusqu'alors, puis descendais de l'estrade et quittais la salle. Après quoi, donnant tort du même coup à la prédiction des conseillers d'éducation entrevus à la sortie du collège d'après laquelle j'étais promis à une brillante carrière, je décidais bientôt d'aller m'installer au bord de la mer, où par un temps comme celui d'aujourd'hui je prenais désormais surtout plaisir à me promener sur la plage et

à me laisser envahir par toutes sortes d'imaginaires vaines. J'interrompais également volontiers l'activité en cours pour une sortie en speed-sail lorsque les conditions météorologiques étaient réunies, parcourant alors à vive allure la quinzaine de kilomètres de sable fin à ma disposition en faisant s'envoler les colonies de mouettes rencontrées ou jaillir l'eau des bâches traversées. Mais j'acceptais aussi d'être tiré du sommeil par le fracas des vagues contre la digue à la marée montante les nuits de tempête. Je ne résistais pas à cet environnement que j'avais choisi. Ses mouvements d'humeur représentaient le complément à l'existence retirée que j'y menais et pensais y mener encore longtemps avant que, sans prévenir, entre deux rendez-vous d'affaires dans la région, une ancienne connaissance me fit une rapide visite. De son passage devait en effet rester cette phrase, ou plutôt que je perçus comme telle, car revu par la suite mon visiteur ne se souviendrait pas de l'avoir prononcée, selon laquelle mon séjour au bord de la mer touchait à sa fin et qu'il était pour moi l'heure de monter à la capitale. Troublant d'abord mon sommeil, je reconnaissais à part moi un peu plus tard que dans cet endroit j'avais effectivement accompli ce pourquoi au fond j'étais venu m'y installer quatre ans plus tôt : apprivoiser mon passé, me familiariser avec le silence et la solitude, donner une nouvelle direction à ma vie. Du même coup m'apparut aussi la raison de la lassitude voire de l'irritation que depuis quelque temps déjà j'en éprouvais. La nappe de brume empêchant le jour de se lever complètement, les espèces de hurlements émis par les drapeaux sur leurs hampes sous les coups du vent, la mer déchaînée, tout cela me devenait en effet de plus en plus fréquemment insupportable. Comme me laissaient aussi de plus en plus souvent indifférent le fredonnement des vagues, les senteurs marines et même les couchers de soleil beaux comme les dernières mesures d'un adagio. À croire que les dés étaient néanmoins déjà jetés ! Contre l'opinion courante, je trouvais sans difficulté ni délai, ici donc, au pied de la Butte Montmartre, un agréable deux pièces à louer. Et trois semaines plus tard, j'y faisais mon entrée, l'esprit libre, le cœur léger, quelques airs de musique dans une main et deux ou trois projets d'écriture dans l'autre. Le changement de cadre comme d'horizon était si radical que je laissais en effet derrière moi, là-bas, au bord de la mer, tout ce qui avait soutenu mon existence.